2 février - Le Quotidien du Peuple - 2

ENQUÊTE
LES SIDÉRURGISTES LORRAINS AU COEUR DE LA CRISE

dirigeait

Fin

par Richard Feuillet

«Lutter ? Mais qui nous dit que les
licenciements ne vont pas recommencer dans
deux ans, trois ans ?» Cette remarque, on ne manque pas de l'entendre, quotidiennement en Lorraine.

Défaitisme ? Quelques fois, oui. Mais, le plus souvent, loin de signifier une absence de volonté de lutte, elle signifie au contraire que les sidérurgistes lorrains, de plus en plus nombreux, tirant le bilan de dix années de lutte ou parfois plus, en viennent aujourd'hui à poser une exigence : il faut en finir avec ce système ! C'est l'aspiration à une autre société qui monte en Lorraine. Et là-dessus, les travailleurs ont beaucoup à dire.

Contre le PCF qui les
appelle à défendre «l'é-
conomie française» en
masquant la question de
qui dirige la société,
beaucoup disent : «Ce
qui nous intéresse, ce
n 'est pas de concurrencer
les autres, mais de satis-
faire nos besoins».
L'exigence d'une so-
ciété où la production se-
rait orientée en fonction
des besoins, où l'ouvrier
ne serait pas l'appendi-
ce de la machine, où la
santé des travailleurs se-
rait effectivement res-
pectée, ceux de la Sol-
lac nous en ont parlé.

«S/ un jour, on dirigeait
tout ça, on pourrait sup-
primer le travail conti-
nu, par exemple ou du
moins le limiter. A
Hayange, on nous rabâ-
che que les hauts four-
neaux ne peuvent jamais

viennent de passer du
continu au discontinu :
donc c'est possible !
Mais il faut voir pour-
quoi : certains secteurs
sont un peu vétustés et
les patrons préfèrent
stopper un moment, cu-
muler un certain nom-
bre de commandes.
Mais, pour nous... c'est
trois heures de tra-
vail en plus et 500 à
700 F de moins ! Dans la
société actuelle, les amé-
liorations profitent tou-
jours au patron !»

Mais, comme nous le
diront certains travail-
leurs : «Ça ne veut pas
dire qu'on se tournerait
les pouces». Beaucoup
estiment que le travail
peut être épanouissant.
Toute la question est :
pour qui, pour quoi on
travaille ?

Ainsi, Jeff, ce jeune

«Tu te crèves le lendemain...».La fatigue des transports s'ajoute à la fatigue du travail posté.

s'arrêter : c'est vrai que apprenti dans un CET de même pour les plus gran-
des actions, il y a des
gars qui passent avec
des- feuilles de sécuri-
té pour que les fourneaux
ne s'arrêtent pas. C'est
vrai que si tu /'éteins, il
faut un temps fou pour
le rallumer. Mais, ce
qu'il serait possible de
faire sans les patrons, ce
n'est pas d'arrêter les
hauts-fourneaux... mais,
la production.
C'est ce qu'ils font
d'ailleurs pour Pâques :
ils mettent un réchauf-
feur dans le four, qui le
maintient à température
voulue. Et là, tu ne fais
qu'un service de nuit ré-
duit avec un gars. C'est
en s'appuyant là-dessus,
que certains gars ont ré-
clamé le samedi de nuit.
D'ailleurs, dans
certains endroits,

Sollac, à Quénange, près
de Thionville, «La sidé-
rurgie, ce n'est pas que
je n'aime pas mais, pas
comme c'est mainte-
nant». Ainsi, ces travail-
leurs de Sacilor, de
60 ans, qu'on veut licen-
cier et qui, bien qu'ils
aient subi des années
d'exploitation, veulent
continuer à travailler,
rester avec les copains,
«mener encore des grè-
ves» car ils estiment
que dans la société ac-
tuelle, la retraite, c'est
la solitude, et qu'on est.
réduit à l'inutilité.

«SUPPRIMER
LA CAUSE
DES ACCIDENTS ET
DES MALADIES
PROFESSIONNELLES

té, certaines contrain-
tes ne pourront dispa-
raître du jour au len-
demain. Mais, ce qu'il
faudra faire rapidement,
c'est restreindre, tout ce
qui peut l'être : «Ce
qu'il faudra, c'est sup-
primer la cause des acci-
dents et des maladies
professionnelles. Tiens,
par exemple, on a un di-
recteur au chemin de fer,
il part de ce principe-là.
Dans le port d'Hilange,
les gars bouffent de la
poussière de charbon à
longueur de journée. Un
peu de vent et ça décol-
le ! Le gars, il fait des es-
sais pour recouvrir les tas
d'une espèce d'envelop-
pe protectrice. Ça n'inté-
resse pas les grands pa-
trons bien sûr, et puis, le
gars c'est un peu spé-
cial : il est pas mal, il a
commencé comme chef
de gare. Mais c'est ce
principe-là qu'il faudra
appliquer».

Ça ne veut pas dire
qu'on pourra tout résou-
dre à court terme, «on
supprimera ces ta-
bleaux noirs, devant les
hauts fournaux sur les-
quels il y a marqué «re-
cord de couléer», disent
certains, condamnant par
là les divisions qu'en-
tretiennent les patrons
pour leur profit.
«Ceci dit, il y aura en-
core du travail dur, nous
disent les travailleurs
de la Sollac. Société so-
cialiste ou pas, quand tu
seras devant ton haut-

fourneau, ça ne sera pas
marrant tous les jours».
Comment résoudre ce
problème ? «Par exem-
ple, on organisera des
muta tions temporaires
dans d'autres indus-
tries, avec les mêmes
salaires bien sûr».
Ces mutations, pour cer-
tains, elles existeront
aussi pour une autre rai-
son. «La modernisation,
il faudra qu'elle se fas-
se aussi. Il faut bien que
l'histoire avance. Les mé-
tiers à tisser, ce ne sont
plus les mêmes aujour-
d'hui. Et puis, il y a vrai-
ment des hauts four-
neuax qui sont vétus-
tés». Mais cette moderni-

sation ne devra pas se
faire contre nous. La mo-
dernisation peut rendre
le travail moins péni-
ble.

«POUVOIR
VIVRE»..

Et produire moins
cher, c'est aussi faire des
bénéfices. Mais qu'en fe-
ra-t-on, pour ce travail-
leur d'Usinor Longwy ?
«Regardons d'abord
les bénéfices aujour-
d'hui. Le directeur d'Usi-
nor va chercher dans les
4, 5 millions par mois.
L'ouvrier il gagne
1 800 F. En système so-
cialiste, il y aurait des
bénéfices. Mais déjà,
n'ayant pas des salaires
de patrons, on pourrait
faire tourner la boî-
te en ayant une mar-
ge de bénéfices plus ré-
duite. Ce n'est pas pour
autant que la boîte fer-
merait. Les bénéfices se-
raient répartis entre une
caisse spéciale... pour
construire des écoles, des
crèches, je ne sais pas
moi, et une partie seule-
ment pour nous directe-
ment, car nous, les ou-
vriers, on ne demande
pas la richesse, mais de
vivre correctement»...
et puis aussi pouvoir
voir la famille, les en-
fants, sortir».
« L'année dernière,
ma femme faisait les trois
postes dans une entre-
prise de nettoyage et
moi, deux. Une fois que
nous avons eu le second

gosse, elle a arrêté, car
on ne se voyait jamais.
Dans les conditions ac-
tuelles, on ne peut pas
faire autrement. Avec le
travail posté comme c'est
organisé, tu ne peux pas
voir la famille, les en-
fants, sortir. Tu veux al-
ler à un meeting ? Tu ne
peux pas. Tu te crèves le

lendemain».

Et ces aspirations ir-
résistibles à un change-
ment radical de société,
grandissent de jour en
jour en Lorraine, n'en dé-
plaise au PCF, des aspi-
rations qui ne se satis-
font nullement de son
projet.

«PAS VALABLE !...»

En Lorraine, le PCF, tente d'étouffer ces aspirations
des travailleurs à une autre société. «En URSS, en 1917,
ils avaient tout a gagné. Ils ne pouvaient pas descendre plus bas. Ils n'avaient rien ! Ce n'était même pas des hommes, c'était des bêtes ! Nous, on n'en est pas là, c'est à double tranchant». Que les travailleurs russes n'avaient rien à perdre, voilà une évidence, mais outre le mépris pour les masses que recèle le point de vue selon lequel on n'aspire à changer de société que lorsqu'on crève de faim, cette réflexion que le PCF colporte chez certains travailleurs, reflète une démarche bien précise. Il s'agit de répandre l'illusion selon laquelle les travailleurs peuvent s'en tirer sans rompre radicalement avec le système actuel, pourvu que les «bienfaits» de cette société de «consommation» soient relancés par lui. Malheureusement pour lui, voilà un mythe qui s'effondre !
Des militants du PCF pour tenter de prouver le bien-fondé de la position selon laquelle, «pour changer les choses, il faut passer par tout une étape intermédiaire» nous citera en exemple l'Italie : «Le PCI est obligé de faire des concessions, de serrer la main du pape. Mais que veux-tu, il est entouré de capitalistes ! Alors il faut faire des concessions, on ne peut pas tout avoir d'un coup !»
Faire des concessions : en clair, s'allier avec la démocratie chrétienne et appeler les travailleurs à accepter l'austérité ! Une «stratégie» que les travailleurs de la Sollac rencontrés, rejettant sans ambiguïtés. Un jeune militant du PCF nous expliquera ainsi ses difficultés à faire admettre l'exemple d'une politique comme celle du PCI : «T'as beau leur expliquer, les gars ils te disent «le PCI, c'est un faux ! C'est pas valable !»

«Démocratiser les conseils d'administration,

qu 'est-ce que ça va changer ?»

Us Dans une autre socié-

Pour le PCF : «La natio-
nalisation, c'est un Conseil
d'Administration composé
de représentants de l'Etat
minoritaires... de reûiÉSQQ-
tants des travailleurs qui
pourront intervenir sur des
questions de sécurité, d'em-
ploi».

«Les représentants des
travailleurs, disent des ou-
vriers de Longwy, ça sera le
PC. Même avec des gars
honnêtes, qu'est-ce qui
obligera les patrons à
t'écouter ? Comme aujour-
d'hui, dans ces conseils où
le plus que tu peux faire,
c'est l'ouvrir, le patron, il
t'écoute, s'il veut... Ou il
s'en va».
A l'affirmation, de l'un
d'eux: «L'essentiel, c'est

que les gars aient plus de
pouvoir, qu'ils puissent
imposer de modifier l'ordre
du jour, de discuter les
revendications», les gars, en
désaccord avec cela, répon-
dent : «On n'aura une fois
de plus qu'un moyen : la
grève car on n'aura pas le
pouvoir».

Lorsqu'on sait que les
représentants gouvernemen-
taux seront par exemple,
ces gens de gauche qui, dès
aujourd'hui, parlent d'impo-
ser le «consensus social»
pour faire payer l'austérité
aux travailleurs, on com-
prend la conclusion des
travailleurs. Cette question
du pouvoir, des décisions
qui se prennent ailleurs, des

vieux travailleurs se la
posent très directement. «En
1950, on nous disait «Il y en
a pour 200 ans»,
en ce qui concerne le
minerai. Après, on nous a
dit : « 100 ans». Maintenant,
ils se sont mis d'accord sur
30 ans. Mais qui fait les
relevés géologiques ? Les
patrons. C'est tout en haut
que les décisions se pren-
nent. C'est tout en haut,
qu'il faut tout changer». Un
jeune militant du PCF qui,
par ailleurs, nous dit : «Le
programme commun, c'est
mon cheval de bataille»,
s'interroge : «En effet,
qu'est-ce qui empêchera
qu'ils fassent leur clan à
eux ? Ça sera peut-être
comme par le passé et je ne

sais pas si ce n'est pas
voulu que la gauche passe
au pouvoir car dans la
bourgeoisie, il doit y avoir
une de ces pagailles»,
exprimant par là, la crainte
que la bourgeoisie s'apprête
effectivement à appeler la
gauche au pouvoir, avec ou
sans le PC, pour mieux
imposer ce fameux «con-
sensus social» qui lui fait
défaut, afin de continuer à
exploiter les travailleurs. Les
contradictions de fait que
ces jeunes militants entre-
tiennent avec leur parti,
leurs questions, ne sauraient
manquer dans les mois à
venir, de déboucher sur une
prise de conscience de la
nature exacte des projets du
PCF.